

UNE TRISTE VIE.

La quatrième étage de l'hôtel de Borythèse, dans une chambre surannée comme on devait habiter les jeunes hommes ambitieux de Balzac, Claude Mierant écrivait le titre d'un poème: "A la Gloire".

Il laissait sa table de travail et vivait à l'assaut de la fenêtre. Il pensait: cet homme et cette belle femme qui riant dans cette voiture, et cet ardent public qui retient sa manchette et écarte le jet d'eau pour ne pas les échauffer, ont peut-être encore leur mère...

Le train l'emportait maintenant vers son petit village de Provence. Il faisait chaud; le grand dimanche de juillet était blanc et un couple plaisait à côté de lui.

Il était minuit lorsqu'il arriva. Les sonneries électriques bourdonnaient comme des frelons échappés sous les clochettes blanches de la petite gare.

Il se vit pas sa mère. L'entrancement avait eu lieu dans l'après-midi, à cause de la trop forte chaleur. Sa mère l'attendait; elle n'était pas encore vêtue de noir, elle portait un vieux châle sombre de la morte; sur son front, elle avait un mouchoir, des lunettes; et le chat dormait sur une bible entr'ouverte.

Le lendemain, ils allèrent au cimetière, il pleuvait par moments, sa mère lui dit: "Mon Dieu, te souviens-tu comme elle avait peur de la pluie?" Et l'eau des avenues faisait de petites boules dures et brunes, en tombant sur la terre fraîchement remuée et écho de la fosse qui commençaient à se tasser.

gigot chez le boucher Gibert causait un événement; le facteur était un personnage; il entendait de sa chambre le perruquier qui accompagnait de ses facilités les billards de billard, et les coups de pelot de l'adjectif lorsque celui-ci se laissait coiffer le maillon au café de l'Industrie et de Progrès.

Et Claude pensait à ce qu'il avait rêvé de faire; aux amis plus hâlés dont il lisait quelquefois les noms dans un journal et qui l'avaient sans doute oubliés; à tous ses espoirs, car il se souvenait de ses promenades dans Paris, lorsqu'il cherchait dans les musées, par les rues, des documents pour ses pièces.

Quelques lettres sur une pile que blème au coin d'une maison, évoquaient alors pour lui tout un décor. Les noms des villages surburbanes et des banlieues sur les tramways, lui rappelaient des bourgs féodaux au pied d'un tour ou de vieux barons embaumés tenant en échec le roi de France.

Il parlait de Notre-Dame et du moyen âge, entendait hurler le Journaliste, donnait au regard aux gros ébénistes fourrés de martins descendant avec noblesse les marches de l'Hôtel de Ville. Dans l'ombre de la place de Grève s'éteignait quelque bûcheron dont l'emplacement était marqué par de grands cercles noirs de cordons fumants, où rougeoient, en épluchant, des braves encore ardentes qu'évitaient les chiens errants et que contournaient les bourgeois.

Il apercevait les étudiants tapageurs dans les tavernes enfumées de la Cité; le profil pointu de Jean Calviu. Passant devant le Louvre et lorsque Saint-Germain l'Auxerrois tintait dans la nuit, il lui semblait que de chaque maison allait sortir un Gaiard aux moustaches de chat, épiant la place obscure, sous un feu de haie et dur; qu'un balcon du palais lui allait voir les manches à crévés de satin orange et de la coupe de jupes-balloons de madame Catherine; Charles IX tirant dans l'ombre, ou se caçant, une arquebuse dont la moche humide se brûlait par ses yeux vite, et tombant d'une fenêtre en tournoyant, comme un sac de farine, le cadavre en chemise de monsieur l'Amiral.

Il imaginait aussi le grand Roy couronné sur les commodes de son carrosse oratoire, avec ses rubans, son nez charnu et ses perruques; mais le temps de la Révolution et de l'Empire le passionnait par-dessus tout. Un soir d'orage, Camille Desmoulins montait sur une table avec un pistolet, et les modistes du Palais-Royal l'admiraient en joignant les mains derrière les verres de leurs vitrines encombrées de chapeaux de satin, de cocardes et de gilets.

La tête jeune de l'Ami du peuple grimait de joie sous le leurrier ovique, et son faucon levé par quatre robustes sans-culottes, se levait sur la mer des fronts et la sinistre marée. Les femmes du 6 octobre ramenaient la famille royale de Versailles, la voix de Danton résonnait, et la charrette de Sanson passait chargée de victimes, roulant avec des heurts, lentement, apportant son tribut à la guillotine qui regardait sa loi avec son œil rond et vide...

Et, pour lui, tous ces personnages vivaient, s'agitaient une minute puis disparaissaient ou changeaient de masque. Le premier consul, à peine débarqué d'Égypte, passait déjà la revue de sa vieille garde sur la place du Carrousel, grise et coiffée du petit chapeau... L'air était plein d'un bruit de proclamations et de victoires; les tambours battaient aux champs, l'empereur regagnait ses Trileries et l'on se distinguait que son dos gris, ses belles mains rugueuses et ses bottes vernies qui reluisaient.

Tout cela devenait chaque jour plus vague et plus lointain. Il essaya de s'intéresser aux travaux des champs, mais à l'automne, il tomba malade et se mit à tousser. On le regardait d'un œil apitoyé. Il sortait lorsqu'il y avait du soleil et s'asseyait sur un banc de la place. Ses mains lui semblaient blanchir, se déchirer et s'allonger peu à peu. Le médecin le condamnait au repos. Il commanda du lait à la servante stonnée qui lui apportait déjà les bouteilles du percepteur. L'assemblée était vieillotte et grotesque. L'année des inécessaires, les habitudes, les occupations régulières avaient déformé tous ces hommes. Le brigadier racontait une histoire en tirant ses moustaches. Il avait dû protéger Isidore, le frère de madame Bérard qui tenait l'hôtel des Voyageurs. Isidore, ce vieux farouche qui vivait aux dépens de sa sœur, se promettait sur la ligne du chemin de fer sa construction. Une équipe de montagnards avec des barbes en colliers comme des singes et de courtes jaquettes d'une bure grossière fabriquées chez eux, l'avaient pris pour un législateur, à cause de sa coupe et de son regard à deux yeux et lui

avaient demandé du travail; et comme les ouvriers déjournèrent et que les chantiers étaient déserts, il les avait embauchés pour déboulonner les rails. Ces braves gens, heurtois, s'étaient mis à l'enivrage, et l'on avait vu tout le mal de monde à leur faire comprendre qu'on n'était moqué d'eux.

Ils recherchaient Isidore et l'auraient tué... Quelques joueurs s'interrompraient pour rire, et le percepteur commença une autre histoire en roula sa cigarette.

Puis il plaisait Claude de ce qu'il avait dit, lui parla de la vie qu'il avait dû mener dans la capitale; lui dit qu'il connaissait les étudiants qu'il avait vus, mais il s'expliquait pas qu'il se n'était arrêté que quelques heures à Paris, et il avait quinze ans de cela, lorsqu'il était sous-officier et qu'il allait de Marseille à Rennes assister à un concours de tir. Et les mêmes mots revenaient tous les jours, et Claude pensait à ces affiches, à des enseignes de cafés, à des bals publics pleins de lanternes colorées.

L'hiver et le printemps passèrent, et le village entier pensait qu'il l'automne monsieur Mierant irait fumer les mannes par la racine, comme on dit. On le regardait ainsi qu'une chose qui se doit pas demeurer, ainsi qu'un voyageur; et il entendait un jour une petite fille demander à sa mère si c'était lors le pays où monsieur Claude devait aller, parce qu'elle avait entendu la bonne parler de son départ après l'été.

Il ne sortait plus, mais de sa fenêtre il voyait le jardin et la rue; les chats qui fagotaient de dormir pour surprendre les pigeons; si s'intéressait aux poules stupides et importantes; au jour même il se prit à sourire faiblement parce qu'une procession passait et que le père Fabre, le chanoine qui rempailait des chaises aux moments de loisir que lui laissaient les soins de cette et de l'église, et encastrait aussi des images, des chromes et les diplômes soigneux du certificat d'étude, répondait au curé, chantait à tue-tête et sans rien y comprendre, un latin bizarre qu'il n'avait sûrement pas appris au collège.

Il mourut vers la fin d'octobre. Il pleurait donc le jour où ex l'enterra. Le père Fabre, qui portait une large de huit jours, chantait ses prières au maître latin; l'enfant de chœur, le fils aîné de sabotier Lilaire, vêtu d'un surplis trop court qui laissait voir ses pantalons de drap rapiécés de valours, faisait des signes à quelques polissoes devant l'église; et lorsque le cercueil passa sur la place de la Mairie, on put entendre le percepteur, plus saoul que d'habitude, qui faisait une scène à sa femme et resait ses chiens.

ELVIRE.

"Je les ai brûlés, disait La martine en parlant des lettres d'Elvire, parce que la cendre même en eût été trop chaude pour la terre." Il ne fut jamais croire entièrement les poètes. Ces lettres paraissent aujourd'hui dans la "Revue des Deux Mondes". On sait qu'Elvire s'appelait Mme Charles; son mari était le "savant intrépide" qui, après Pilière de Bozier, avait risqué, en 1783, le second voyage arctique. Le message était heureux, lorsqu'en 1818, Mme Charles fit aux eaux d'Aix la connaissance de jeune Lamartine. Elle l'aima d'amour. Quand ils se retrouvèrent à Paris, le poète ne parla plus que de passion à l'aise. C'est à cette époque de transition qu'appartient le traité que nous sont parvenues. Elles révèlent beaucoup de tendresse, de douceur et de coquetterie. La femme se résigne à s'être plus qu'une mère; elle béat la providence qui lui détermine elle-même cette femme ardente et pure; elle aimera désormais le poète "comme il voudra, comme fils, comme ange et comme frère". Enivrée des vertus qu'inspire un tel amour, "je sens, dit-elle, que mon Alphonse pourrait s'élever jusqu'au sublime!" Mais le renoncement n'est pas complet. Dans la même lettre où elle accepte le poète, se glisse cette phrase inquiète: "Écrivez-moi que vous m'aimez toujours. Ces mots chéris n'ont pas frappé mon cœur dans le petit nombre de mots que j'ai recueillis de votre bouche." Une des singularités de cette correspondance, c'est qu'on y voit Elvire jalouse d'Elvire. Sous ce nom qui devait un jour appartenir uniquement à Mme Charles Lamartine avait d'ailleurs idéalisé le souvenir d'une autre femme, celle qu'on prole il appelait Gracille. A propos de cette jeune Napolitaine, un ami du poète dit un jour à Mme Charles: "Oui, c'était une excellente petite personne pleine de cœur et qui a bien regardé Alphonse". Aussitôt, Mme Charles écrit à Lamartine: "Sera-t-il donc possible qu'Elvire soit une femme ordinaire!..."

Le Nid d'Hirondelles

Méavy! Qui connaît ce petit coin ignoré, perdu au milieu de la France industrielle, vivante? Vraiment, il faut y être né, y avoir aimé, pour se permettre d'en parler.

Pourtant, ne vous déplaie, il y a à Méavy, comme partout, du soleil et des arbres verts au printemps et même une rivière pendant toute l'année; seulement, l'été, après quinze jours sans pluie, on pourrait la dessécher avec une éponge.

Quand j'étais enfant, je m'arrêtais souvent, avant d'entrer à l'école, devant la belle maison de M. Blériot.

Là, pendant un quart d'heure, quelquefois plus longtemps, de bon ou assis sur une grosse pierre blanche, je prenais un plaisir infini à voir les hirondelles occupées à construire leurs petites maisons de terre autour au chevron, tout en haut, sous la gouttière, ou dans les angles supérieurs des lucarnes des greniers. Je les voyais des cendres dans la rue, emplir de terre humide leurs petits gobelets et revenir bien vite à leur maçonnerie.

Elle était vraiment belle, la maison de M. Blériot. Je ne dirai qu'un mot du jardin: il était très grand, planté de beaux arbres et entouré de murs. On entrait dans la maison par un superbe porche de pierre qui avait huit marches; au-dessus de ces marches, il y avait un petit escalier qui menait à un étage avec de grandes fenêtres et des portes aussi. Je trouvais cela magnifique. Je n'avais pas vu encore les races de la Paix et de Rivoli.

M. Blériot passait pour être deux fois millionnaire; mais j'ai découvert plus tard que les gens de mon pays ne savent plus compter au-dessus de deux cent mille francs.

Dans tous les cas, ce n'était point la géométrie de M. Blériot, si le bien qu'il faisait autour de lui qui pouvait justifier le chiffre de sa fortune; c'était l'homme le plus dur, le plus insensible et le plus avare qu'il y eût au monde.

Il avait un grand bonheur en entrant dans la vie: celui de faire d'un père ayant quatre frères tous résolus à mourir célibataires. Cinq hommes, dix bras avaient travaillé, s'étaient assés pour lui amasser une fortune et faire sortir un bourgeois d'une couche de paysans.

M. Blériot avait un fils unique; il était au lycée et promettait de faire un bachelier. M. Blériot attendait avec impatience ce grand jour où un diplôme de l'Université entaillerait son nom d'un nouvel état.

Un jour, M. Blériot eut l'idée de faire blanchir la façade de sa maison et, tout de suite, il fit venir les maçons. — Vous jetterez bas tout cela, dit-il. Il indiquait les nids d'hirondelles. — Je ferais peut-être, ajouta-t-il, par me débarrasser de ces vilains bêtes. Je vis les badigeonniers sur de longues échelles et, au bas de la muraille, les débris de la villa des hirondelles. Le vent emportait les plumes et le duvet des nids et les dispersait au loin. De grosses larmes me venaient aux yeux. Ces petites cabanes de terre étaient une de mes joies; on venait de me l'enlever... On était heureusement à la fin d'août; les dernières ouvées avaient pris leur volée, les nids étaient défaits. Les hirondelles qui revenaient encore au nid le soir, dormaient, comme le plus grand nombre, sur les branches du noyer voisin. L'année suivante, les hirondelles repartirent à la même époque. En ne retrouvant plus les nids, bâtis avec tant de soins et de peine les années précédentes sur la maison de M. Blériot, elles ne furent pas contentes et je m'aperçus qu'elles en construisaient d'autres près des greniers, des chambrées, plus hospitalières que la belle maison bourgeoise. Cependant, un matin, sous le toit de M. Blériot, je vis deux hirondelles occupées à bâtir. Je les trouvai bien hardies, oiselles. Probablement, elles ne savaient rien. Peut-être venaient-elles à Méavy pour la première fois. Enfin, elles étaient fort imprudentes et j'aurais voulu pouvoir leur dire: "Prenez garde, vous feriez mieux d'aller plus car vous n'avez d'ailleurs." M. Blériot, qui avait pourtant de bons yeux, ne les vit point

travailler; c'est plus tard qu'il découvrit le nid, lorsque les petits se débattaient en piaillant: tait, tait, tait... C'est le nid dans une grande oiselle. Alors il alla sous son hangar et y prit une longue perche.

— Que vas-tu faire? lui demanda sa femme. — Tu le verras tout à l'heure. Mme Blériot avait deviné. Elle se mit à trembler, car elle croyait à l'influence des hirondelles dans la prospérité et le bonheur des familles.

— Oh! je t'en supplie, dit-elle, ne touche pas au nid d'hirondelles! — Sois tranquille que tout cela, fit-il en ricanant. Et avec sa perche, il donna un coup de piole dans le nid d'hirondelles, qu'il brisa en morceaux et tua les cinq petits et aussi la mère, qui était en compagnie avec sa chèvre couvée.

M. Blériot se regarda en riant d'une façon étrange. Puis, prenant une plume, il écrivit en grosses lettres sur le papier: — Les hirondelles portent bonheur.

Peu de temps après, Gustave Blériot, ayant subi ses examens, revenait chez son père. Il était bachelier à tort et à travers. M. Blériot se gaudit. A la façon dont il portait la tête, on devinait les bouffées d'orgueil qui montaient à son front.

— Voilà un fils qui me fait beaucoup plaisir; il sera certainement quelque chose un jour et en parlera des Blériot dans le département.

Il le voyait conseiller général, préfet, député, ministre... Un soir, M. Blériot vint s'asseoir devant sa maison pour prendre le frais. En face de lui, sur une des branches du noyer, il aperçut une hirondelle qui le regardait tristement. Elle paraissait, en effet, bien malheureuse, la pauvre bête. Elle avait la tête baissée, les ailes pendantes et son petit corps grelottait. Ses yeux noirs, fixés sur M. Blériot, brillaient comme des diamants. Ce n'était qu'un oiseau chétif et souffreteux; n'importe, comme son regard M. Blériot tressaillit et s'éprouva un malaise subit. Ses traits se durcirent et son cœur se serra; il se dit: "C'est étrange, ce petit oiseau qui me regarde ainsi."

— Les hirondelles portent bonheur. Le lendemain et tous les jours, pendant une semaine, il revint l'hirondelle grelottante à la même place. A toutes les heures, malgré lui, posé par une force mystérieuse, il venait constater la présence de l'oiseau sur la branche de l'arbre. C'était pour lui un reproche sans cesse renouvelé, une souffrance de tous les instants, car cette pauvre hirondelle, si désoignée, pleurait la mort de sa chère compagne et de ses petites hirondelles tades par M. Blériot.

A la fin, ne pouvant plus supporter tant de tourments, il se pencha sur elle et dit: "C'est étrange, ce petit oiseau qui me regarde ainsi."

Il prit son fusil et, plein d'irritation, il sortit de sa maison. Il mit l'hirondelle en joue et lâcha la détente. Le coup ne prit pas. Trois fois de suite il recommença. La capsule seule éclatait, et l'oiseau immobile continuait à le regarder. Il comprit que la poudre se trouvait trop éloignée de la capsule et qu'elle se pouvait être atteinte par le feu; alors il se prit une pioche et remplit la lumière du fusil, puis il remit une capsule, choisie avec soin.

C'est comme, Gustave Blériot revenait d'une promenade qu'il avait faite en compagnie de sa mère. Par un faux mouvement de M. Blériot, la chien s'abattit sur la capsule, une forte détonation se fit entendre et Gustave tomba baigné dans son sang. Le pauvre jeune homme avait respiré, mais pendant, toute la charge en pleins poitrins. Il rendit le dernier soupir entre les bras de sa mère.

Effrayé par le coup de fusil, l'hirondelle avait fait à tire d'aile. M. Blériot était frappé dans ce qu'il avait de plus cher au monde, son orgueil. Sous ce coup terrible, il se sentit ébranlé. Après lui, qu'allait devenir cette fortune dont il était fier? Des colporteurs qui le détachaient et qu'il méprisait, viendraient un jour, avides, cupidités et railleurs, s'en disputer les parcelles. Oh! il était bien puni de son égoïsme!

— Le jour où tu as tué les hirondelles, tu as appelé le malheur sur notre maison, lui dit sa femme. Les hirondelles portent bonheur! Un feu sombre s'alluma dans ses yeux, mais ce ne fut qu'un éclair. Il resta silencieux et courba la tête.

— Les hirondelles portent bonheur. Depuis quelque temps ces paroles résonnaient sans cesse à ses oreilles. Il y a toujours un moment où chez l'homme le plus froid et le plus sceptique la conscience se réveille.

A partir du jour où il enferma dans la tombe avec son fils et espoir et tous ses rêves, on ne le

vit presque plus. Des rides profondes se creusèrent sur ses joues et son front; ses cheveux blanchirent et sa taille se courba sous le poids d'un fardeau invisible. Il n'avait jamais beaucoup parlé, il se renferma dans un mutisme absolu.

Pourquoi était-il ainsi? Pourquoi Mme Blériot avait-elle l'air de chercher son mari? On le sentait au jour. Un fermier, ayant un compte de fermage à régler, se présenta chez M. Blériot en l'absence de son femme. Il plaça devant son maître le papier sur lequel il avait fait ses additions et le pria de les examiner.

M. Blériot se regarda en riant d'une façon étrange. Puis, prenant une plume, il écrivit en grosses lettres sur le papier: — Les hirondelles portent bonheur.

M. Blériot était fou! La marche des événements déjoua sans cesse les prévisions et l'avenir se chargea de montrer souvent les erreurs d'appréciation des gouvernements.

Après la guerre de 1870, dont notre marine ne réussit pas à modifier l'issue, malgré l'immense supériorité qu'elle possédait alors par rapport aux forces navales de la Prusse, on se figurait volontiers, en France, que les destinées des nations ne dépendaient pas de la puissance de leurs flottes.

Non, avions, en effet, promoué nos escadres inutiles dans la Baltique et dans la mer du Nord et fait des blocus qui n'avaient atteint en rien les armées allemandes.

Pour utiliser leur courage, nos officiers de marine et nos matelots avaient dû quitter les ports de leurs vaisseaux et venir chercher de la gloire sur les bords de la Loire, sous les ordres du général Ohaany.

Cette époque de réconciliation, après nos désastres, échauffa nos esprits; la marine apparut comme un luxe que nous ne pouvions nous dispenser de posséder et de maintenir.

C'est sous l'Empire de nos idées que le vice-amiral Pothuan, ministre de la Marine sous le présomptueux de M. Thiers, dressait le plus modeste des budgets pour son département ministériel, comme si la France avait renoncé à jouer un rôle sur les océans.

C'était là une grave erreur qui devait être évidente pour les yeux des moins clairvoyants, lorsque la République entra dans la voie de l'extension coloniale et alla chercher des fortunes nouvelles en Asie et en Afrique. Après les campagnes de Tonkin, après les exploits de l'amiral Courbet, la marine française sortit de sa torpeur momentanée et reprit son rang dans des destinées dignes de son illustre passé.

Depuis, les choses ont marché à pas de géant dans le monde et il n'est pas exagéré de dire que notre temps méritera d'être appelé l'ère navale, car c'est en vue de nos lettres maritimes que la plupart des grands États dirigent surtout leurs efforts militaires; c'est à l'accroissement de leurs flottes qu'ils consacrent des sommes énormes.

La lutte actuelle entre la Russie et le Japon, en Extrême-Orient, indique, du reste, les conséquences de la supériorité sur mer. Sans avoir conquis la liberté de la navigation, grâce au succès de leurs armées, les Japonais n'auraient jamais pu amener en Mandchourie le nombre d'hommes qui y sont réunis.

D'un autre côté, les Russes, que hantent toujours les souvenirs de 1812, se figurent que s'ils vivaient leur livreront leurs adversaires comme il leur livra l'immense armée qui avait passé le Niemen à la suite de Napoléon. Seulement, alors, la retraite fut imposée par le manque de subsistance. Napoléon n'avait pas la possibilité de ravitailler ses troupes, séparées de leur base d'opération par de vastes étendues de terrains couverts de neige et de glace. Il fallait faire devant les menaces de la famine, devant le spectre de la faim. On sait ce que fut cette effroyable retraite.

Cette fois, les Japonais ont pu assurer leur subsistance et leur approvisionnement en munitions par mer. C'est ce qui constitue, au détriment des Russes, la grande différence entre les deux époques.

Cette ère navale dont nous parlons, est caractérisée par trois choses principales qui sont les facteurs de l'avenir, c'est-à-dire par l'évolution de trois grands puissances navales: les États-Unis, la France et le Japon, qui vient de faire ses preuves à la leur solennité de la victoire.

Depuis qu'il a voulu inaugurer une politique allemande "mondiale", enivré de sa propre expression, Guillaume II n'a pas cessé d'employer ses efforts pour donner à l'Empire une flotte de premier rang.

Par des graphiques tracés de sa main et montrant les forces comparatives des diverses marines, qu'il a fait afficher dans les salons du Reichstag, il a essayé de vaincre les résistances du Parlement.

Lorsqu'il n'a pu triompher d'obstacles dictés par la crainte de la voir se lancer dans les aventures lointaines, dès qu'il en avait les moyens, l'empereur a passé outre. Aujourd'hui l'Allemagne est puissante sur mer.

La progression des dépenses de la marine germanique a une élévation qui dépasse de tout autre argument. En 1900, les chiffres étaient de 69 millions de marks à titre permanent et de 64 millions à titre extraordinaire; en 1905, on trouve 99 millions et 129 millions. On sait que le mark vaut 1 fr. 25.

En cinq ans, le nombre des bâtiments s'est élevé de 36 à 126, sans parler de plus de 120 torpilleurs. En outre il y a sur les chantiers de construction 3 gros vaisseaux de 10,000 tonnes, 4 grands croiseurs de 9,500 tonnes et des navires plus petits à l'avancement.

La situation est la même aux États-Unis. Mis en goût de politique conquérante depuis leurs victoires sur les Espagnols, les Américains suivent les impulsions de l'impérialisme dont l'éclatante réélection du président Roosevelt est l'évidente manifestation. On sent qu'il leur fallait une forte marine de guerre pour sortir de leur continent et intervenir dans les affaires du monde.

Comme ils possèdent des capitaux presque illimités et l'ardent des races jeunes, ils ont fait énormément en peu de temps. En 1900, ils possédaient 78 bâtiments d'un tonnage total de 200,000 tonnes, et ils consacraient à leur marine 59 millions de dollars en 1905, le budget avait été de 63 millions de dollars, plus d'un demi-milliard, et ils ont 138 navires, jaugeant ensemble 342,000 tonnes. Ils ont en outre sur les chantiers de construction, 24 bâtiments, dont 13 gros cuirassés d'escadre et 4 croiseurs cuirassés.

A cause de la guerre, il est difficile de savoir exactement l'accroissement de la marine japonaise dans ces cinq dernières années, parce que le gouvernement du mikado a fait des achats exceptionnels à l'étranger. On voit toutefois que la flotte, en 1900, comprenait 50 unités, et les documents officiels en indiquent 80 pour 1905, chiffre probablement inférieur à la vérité.

Le même motif et les pertes subies à Port Arthur ne permettent pas de connaître avec précision la situation de la marine russe; qu'il suffise de savoir qu'en 1900, les statistiques portaient 319 bâtiments et, en 1905, 258 navires.

Les autres puissances maritimes ont été empêchées par ces exemples, surtout l'Angleterre, qui entend pouvoir résister à une coalition. En 1900, la Grande Bretagne avait à flot 325 bâtiments récents et en comptait en outre 225 de construction ancienne. Aujourd'hui elle compte 381 navires récents, dont 60 cuirassés d'escadre en viron.

Si on examine les budgets de l'Italie, on trouve que sa marine lui coûtait 107 millions en 1900 et lui demanda 112 millions en 1905. L'accroissement n'est pas grand; mais il faut remarquer que, depuis l'avènement de roi Victor Emmanuel III et la rétablissement des bons rapports avec la France, le jeune royaume s'est efforcé de diminuer la plus possible ses dépenses militaires.

La force de la marine italienne a été toujours la grande préoccupation des hommes d'État depuis la réalisation de l'unité. Avant même d'aller à Rome, les grands ministres, successeurs de Cavour, ont toujours pensé que l'avenir et la grandeur de leur patrie étaient sur mer, ce qui s'explique par la situation géographique de l'Italie et par l'étendue de ses côtes.

En face de ces situations chez les étrangers, si on regarde en France, on voit qu'en 1900, le budget du ministère de la marine était de 305 millions et qu'il s'éleva, cette année, à 312. Ce sont là, sans doute, des chiffres colossaux; et il faut songer aux contributions; mais on a dit souvent, à juste titre, que rien ne coûtait aussi cher à un peuple que la défaite.

La tendance croissante des nations à sortir de chez elles et à vouloir étendre partout leur influence est commandée par des nécessités commerciales. Il faut trouver des marchés et des débouchés pour l'industrie, ce qui implique d'être puissant sur mer. C'est pour cela que notre temps mérite le nom donné à cet article.

X.